

direction des eaux et forêts, et reçut ensuite le titre de conseiller ducal. Il étudia toute sa vie l'histoire naturelle, et on lui doit plusieurs ouvrages importants, dont la plupart sont en allemand : *Histoire naturelle des papillons d'Europe, classés systématiquement* (1788-1794, 2 vol. in-8°); *Essai d'une explication de terminologie zoologique* (1790, in-8°); *Essai d'une description des arbres forestiers de Hesse-Darmstadt* (1790); *Dictionnaire de botanique* (1797); *Manuel de botanique forestière* (1800-1803, 2 vol.), et en latin : *Tentamen dispositionis plantarum Germaniae seminiferarum, secundum novam methodum et staminum situ et proportionem, cum characteribus generum essentialibus* (1792, in-8°). Borkhausen a aussi rédigé de nombreux articles pour diverses publications scientifiques.

BORKHAUSEN s. f. (bor-kô-zé-ni — de *Borkhausen*, botan. all.). Bot. Nom donné par quelques auteurs à deux genres de plantes, appartenant l'un à la famille des fumariacées, l'autre à celle des persénées.

BORKOWICZ (Mathias), waïvode ou gouverneur de Posen de 1343 à 1358, est connu dans l'histoire de Pologne comme l'instigateur de la première de ces ligues ou confédérations de la noblesse qui, tant de fois, allumèrent la guerre civile dans ce malheureux pays. Le 8 septembre 1352, les seigneurs de la Grande Pologne, réunis à Posen au nombre de quatre-vingt-cinq, firent entre eux un traité d'alliance par lequel ils s'engageaient à se défendre mutuellement contre tous ceux qui les attaquaient. Ils prirent pour chef Borkowicz qui, le premier, avait eu l'idée de cette confédération. Les causes n'en sont pas bien connues; mais quoique, dans l'acte, ils eussent protesté de leur fidélité au roi et lui eussent promis leur appui contre ses ennemis, on croit qu'elle était dirigée principalement contre les starostes et autres officiers royaux qui se conduisaient activement Casimir le Grand dans ses efforts pour soumettre cette noblesse indocile et turbulente. Quoi qu'il en soit, c'était une innovation hardie qui éveilla la défiance du roi; et, comme il ne se sentait pas assez puissant pour s'en venger sur tous les confédérés, le chef dut payer pour tous. Borkowicz, du reste, fournit bientôt au roi l'occasion d'exercer cette terrible justice, qui l'a rendu si populaire parmi le peuple polonais. Le waïvode était un homme cruel et orgueilleux, d'une ambition et d'une avidité sans frein. Il se mêlait aux bandes de pillards qui dévastaient les provinces, prenait part à leurs brigandages, et les dirigeait souvent lui-même. Cité devant Casimir pour répondre à une accusation de meurtre sur la personne d'un grand seigneur polonais, il refusa de se présenter et se contenta d'assurer, par écrit, le roi de son respect et de sa fidélité. Peu de temps après, il recommença ses déprédations. Casimir le fit alors saisir et conduire à Kalisz, où se trouvait la cour. Là il fut jugé et condamné à expier ses forfaits par une mort épouvantable : on l'enferma dans une tour obscure du château d'Olsztyn, en ne lui donnant pour toute nourriture que de l'eau et du foin. Il y lutta pendant quarante jours contre les horreurs de la faim. L'historien Długosz a prétendu, mais sans fondement, qu'il subit ce terrible supplice pour avoir entretenu un commerce criminel avec la reine.

BORKOWSKI (Joseph DUNIN), littérateur polonais, né en 1809 dans les environs de Kalisz, mort en 1843. Il avait commencé ses études à Varsovie; mais, forcé de quitter cette ville, à cause de sa qualité de sujet autrichien, il dut aller les continuer à Lemberg et à Czernowie sur le Pruth. Cette ville servait alors d'asile à un grand nombre de familles grecques, que les événements politiques avaient chassées de leur patrie. Borkowski se lia avec les plus distingués d'entre ces réfugiés, s'éprit de leur cause et la chanta dans des hymnes dignes de Byron. Il mit à profit cette occasion pour apprendre la langue grecque moderne, et prépara une édition des chants populaires de la Grèce, qui ne se trouvent pas dans le recueil de Faurler. De retour à Lemberg en 1829, il y devint l'un des collaborateurs les plus actifs du journal le *Galicien*, récemment fondé dans cette ville, et publia, entre autres ouvrages, une traduction en grec moderne des poésies d'Alexandre Chodko. Peu après, il alla se fixer à Vienne, où il se perfectionna dans les langues grecques ancienne et moderne, sous la direction du savant professeur Koumas. Il revint à Lemberg en 1832, et, tout en continuant à collaborer à plusieurs recueils hebdomadaires, donna des éditions estimées de classiques grecs. Il fit paraître, en 1838, à Vienne, un recueil de ses œuvres sous le titre de *Prace literackie* (*Œuvres littéraires*), et, peu de temps après, une traduction de l'ouvrage de Schiller intitulé : *les Dieux de la Grèce*. Une mort prématurée l'enleva au début d'une carrière qui avait déjà produit de si fertiles résultats pour la littérature. On lui doit d'avoir préservé de l'oubli le poème héroïque de Wenczeslas Potocki, la *Guerre de Chocim*; peu d'heures avant d'expirer, il en remit le manuscrit à un de ses amis, en le chargeant de le publier. Ce poème a paru à Lemberg en 1850.

BORKOWSKI (Stanislas), polygraphe polonais, né en 1782 dans un village de la Galicie, mort en 1850. Il est plus connu à l'étranger que dans sa propre patrie, car il a écrit ses

principaux ouvrages en allemand. Parmi les plus remarquables, nous citerons : *Etudes géologiques sur le sol des environs de Rome* (Vienne, 1817, en allemand); *Voyage en Italie*, de 1815 à 1816 (Varsovie, 1820, en polonais); *Des Devoirs d'un bibliothécaire* (Varsovie, 1824), etc. On lui doit aussi une excellente édition du *Psautier de la reine Marguerite*, femme de Louis I^{er}, roi de Pologne et de Hongrie (Vienne, 1834, in-4°); c'est l'un des monuments les plus anciens de la langue polonaise.

BORKUM, la *Byrchanis*, *Burchana* ou *Fabaria* des anciens, île de la mer du Nord, à l'embouchure de l'Ems, et entre les canaux de l'Ems oriental et de l'Ems occidental, à 3 kil. de la côte du Hanovre, dont elle dépend, province de la Frise orientale; périmètre, 16 kil.; 500 hab. marins ou pêcheurs. Phare; sol bas, en partie recouvert par les marées. Drusus, dans ses expéditions contre les Germains, fit la conquête de cette île.

BORLASE (Edmond), médecin et historien irlandais, mort en 1682. Fils d'un lord-juge d'Irlande, il se fit recevoir docteur en médecine à Leyde, en 1650, et exerça avec succès son art à Chester. Parmi ses ouvrages, écrits en anglais, nous citerons : *les Eaux de Spa du comté de Lancastre* (Londres, 1670, in-8°); *la Réunion de l'Irlande à la couronne d'Angleterre* (Londres, 1675); *Histoire de l'insurrection de l'Irlande* (Londres, 1680, in-fol.).

BORLASE (Guillaume), antiquaire et naturaliste anglais, né à Pendene (Cornouailles) en 1696, mort en 1772. Il étudia la théologie à Oxford, fut nommé recteur de Ludgvan, puis vicaire de Saint-Just. Vivant au milieu d'un pays très-riche en fossiles minéraux, en métaux et en monuments anciens, il en fit l'objet de ses études constantes et de ses travaux. Il entreteint une correspondance active avec Pope, et il fut reçu au nombre des membres de la Société royale de Londres. On lui doit : *Antiquities historical and monumental of the county of Cornwall* (Oxford, 1754, in-fol.); *Observations on the ancient and present state of the islands of Scilly, and their importance to the trade of Great-Britain* (1756); *Natural history of Cornwall* (1758), et d'importants mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

BORLASIE s. f. (bor-la-zi). Helminth. Syn. de NEMERTE.

BORMANUM, ville de l'ancienne Dacie; actuellement Borschod, dans la Hongrie.

BORMES, commune de France (Var), arrond. et à 32 kilom. E. de Toulon; pop. aggl. 883 h. — pop. tot. 2,107 hab. Ce village, agréablement situé sur le penchant d'une colline couverte d'orangers, de cédratiers, d'oliviers et de palmiers, possède une pêcherie; aux environs se trouve le fort de Bregançon.

BORMIDA, rivière du royaume d'Italie, formée à l'ouest de Bistagno par la réunion de deux torrents, la Bormida orientale et la Bormida occidentale, qui descendent des Apennins; elle passe à Acqui et se jette dans le Tanaro, à 2 kilom. E. d'Alexandrie, après un cours de 50 kilom. On sait que la Bormida joue un grand rôle dans les récits de la première campagne de Bonaparte en Italie.

BORMIO, bourg du royaume d'Italie, province et à 50 kilom. N.-E. de Sondrio, dans un vallon supérieur, entouré de hautes montagnes et arrosé par l'Adda, qui n'est encore qu'un faible torrent; 2,725 hab. Commerce de blé, orge et miel très-estimé. A 6 kilom. N. de Bormio, sur l'Adda, se trouvent les sources salines thermales de Molina (38° Réaumur), et les bains, dits de *Bormio*, très-fréquentés et connus dès l'antiquité. Belles curiosités naturelles aux environs. Victoire des Français sur les Autrichiens, le 26 mars 1799.

BORMIO (col de). Le col de Bormio, au sommet de la montagne du Stelvio, sert de voie de communication entre la Valteline et le Tyrol; c'est la plus élevée des routes carrossables de l'Europe, puisque, à son point culminant, elle atteint 8,866 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le mont Cenis ne s'élève qu'à 6,354, et le Simplon à 6,218. Les travaux de cette route, exécutés par le gouvernement autrichien, de 1820 à 1825, sont de véritables ouvrages d'art, par la hardiesse de leur plan et la difficulté de leur exécution. Les longues digues jetées sur les marais de la Valteline, les ponts qu'on a été obligé de multiplier, les galeries de bois, les refuges creusés dans le roc vif, tout excite l'admiration. Toutefois, la nature n'est qu'à moitié vaincue, et souvent elle fait sentir encore la supériorité de sa force brutale sur l'œuvre intelligente de l'homme. Les avalanches, les cascades viennent, à chaque instant, causer des dégâts énormes, et il ne faut pas moins d'une somme de 40,000 francs pour l'entretien annuel de cette route.

Le col de Bormio n'est pas seulement le passage de montagnes le plus élevé et le plus curieux de l'Europe, il est aussi le plus intéressant et le plus pittoresque par les aspects grandioses qu'il offre sans cesse au regard. Au mois de juillet, la route est souvent couverte de 6 à 8 pieds de neige; d'énormes glaçons pendent au toit des maisons, et il suffit de quelques heures pour passer de cette Sibérie aux beaux vignobles de la Valteline.

BORMONIS AQUÆ, nom latin de Bourbonne-les-Bains et de Bourbon-l'Archambault.

BORN (le), ancien petit pays de France, dans la province de Gascogne, compris actuellement dans le département des Landes.

BORN (Bertrand de), troubadour et guerrier, né en Périgord, et qui a sa place marquée dans l'histoire politique, aussi bien que dans l'histoire littéraire du xii^e siècle. Deux historiens modernes, Augustin Thierry et Sismondi, n'ont eu garde d'oublier l'homme que Dante avait placé dans son enfer. Dante et son guide voient un damné qui marche la tête coupée, et qui la porte à la main comme une lanterne. « Quand il fut, dit le poète, au pied de la montagne où nous étions placés, il leva en haut son bras et sa tête, pour approcher de nous ses paroles, que voici : « Toi qui, respirant encore, viens visiter les morts, vois ma peine cruelle, vois s'il en est aucune qui t'égale. Pour que tu puisses rapporter de mes nouvelles sur la terre, apprends que je suis ce Bertrand de Born, qui donna de mauvais conseils au jeune roi. Je rendis ennemis le fils et le père; Achille tophe! n'en fit pas plus entre Absalon et David, par ses coupables instigations. C'est parce que je divisai des personnes que la nature a si étroitement unies, que je porte, hélas! ma cervelle séparée de son principe, qui est resté dans mon corps. »

Bertrand de Born était né au milieu du xii^e siècle; il était fils de cette Gaule méridionale, qui ne prisait pas moins les faits d'armes que les tournois poétiques, et où les chevaliers savaient aussi bien manier la lance que composer des sirventes. Il est l'expression la plus complète de cette époque, qui alliait très-bien la culture de l'esprit aux mœurs violentes et barbares. Vicomte de Hautefort et seigneur d'un domaine qui pouvait compter mille habitants, deux fois il expulsa son frère Constant par les armes, voulant rester seul possesseur de l'héritage paternel. Cette querelle fut le sujet d'un de ses premiers sirventes, qui donne une idée de la violence de son caractère, et où il disait : « Je crèverai les yeux à qui voudra m'ôter mon bien. La paix ne me convient point; la guerre seule a droit de me plaire... Que d'autres cherchent, s'ils le veulent, à embellir leurs maisons, à se procurer les commodités de la vie; pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées et de chevaux, c'est ce que j'ambitionne. A tort ou à droit, je ne céderai rien de la terre de Hautefort; elle est à moi, et on me fera la guerre tant qu'on voudra. » Son frère avait trouvé des défenseurs, et à leur tête Richard Cœur de Lion, qui avait à se venger, non-seulement des violentes satires de Bertrand, mais de l'appui qu'il avait prêté à son frère Henri au Court mantel. Le poète, en effet, était l'ami, pour ne pas dire le mauvais génie du jeune prince, qu'il avait poussé à la rébellion contre son père, le roi Henri II, et à la guerre contre son frère. Richard, par l'offre de pensions et de possessions dans la Normandie, eut bien vite décidé Henri au Court mantel, dont il connaissait le caractère instable, à abandonner ceux qui s'étaient armés pour lui. Bertrand de Born se vengea du prince dont il avait été l'ami par une satire sanglante : « Puisqu'il consent à ne plus posséder ni gouverner aucun domaine, s'écria-t-il, il sera le roi des méchants et des lâches. Dès qu'il trompe et trahit ses vassaux, il perd tout droit à leur amour. » Et, s'enfermant dans son château, il résolut de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Mais que peut la valeur contre le nombre? Au bout de quelques jours, la place était emportée d'assaut par Richard, qui, content d'avoir vaincu, et bon juge de la valeur et du talent poétique, pardonna à Bertrand et lui rendit son amitié. Celui-ci composa aussitôt en l'honneur de Richard un sirventes, où il le comparait à la mer, qui s'empare de tous les objets de prix, mais pour les rejeter sur ses rivages. A cette flatterie il dut de rester propriétaire du manoir de Hautefort. Une étroite et constante amitié l'unit dès ce jour à l'aventureux guerrier, qu'il surnomma *oc e no*, oui et non.

Son humeur belliqueuse ne pouvant s'accommoder du repos, il décida les deux princes anglais à s'armer contre leur père Henri II, et à entreprendre cette guerre parricide, pendant laquelle Henri au Court mantel succomba, en 1153. La mort prématurée de ce prince lui fournit l'occasion de célébrer ses louanges dans deux complaintes, où il l'appelle roi des courtis et empereur des preux. Pour donner une idée exacte de la verve poétique de Bertrand, nous allons citer une strophe de l'une de ses complaintes, qu'on peut lire en entier dans le *Choix des poésies des troubadours* de Raynouard :

D'aquest segle flac, plen de marrimen
S'amor s'en vai, son joï tenh mensongier
Que ren noi a que non torn en cozen;
Totz jorns veirez que val moi huet que iez;
Cascun se mir e l'joven rei engles,
Qu'era del mondo plus valen dels pros.
Ar es anatz soun gen car amoros
Dont es dolor e desconfort et ira.

C'est-à-dire : « De ce siècle lâche et plein de trouble, si l'amour s'en va, je tiens la joie pour mensongère; car il n'est rien qui ne tourne en souffrance. Tous les jours vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier. Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais, qui du monde était le plus vaillant des preux; maintenant est parti son gentil cœur amoureux, et nous restons dans la douleur, le déconfort et la tristesse. » Henri II, voulant se venger de celui

qu'il regardait comme l'instigateur de cette rébellion, vint mettre le siège devant le château de Hautefort, qui ne tarda pas à tomber entre ses mains. Ici se place une scène touchante. Bertrand fut amené devant son vainqueur : « C'est donc vous, lui dit-il, qui vous vantiez d'avoir une fois plus d'esprit qu'il ne vous en fallait? — Il y eut un temps où j'avais le droit de le dire, répondit le prisonnier; mais en perdant le roi votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avais d'esprit, de raison et d'habileté. » Au nom de son fils, Henri versa un torrent de larmes et tomba évanoui. Quand il fut revenu à lui : « Ah! Bertrand, s'écria-t-il, sire Bertrand, il est bien juste que vous regrettiez mon fils, car il vous aimait uniquement... Et moi, pour l'amour de lui, je vous rends votre liberté, vos biens, votre château; je vous rends mes bonnes grâces et mon amitié; je vous donne de plus 500 marcs pour réparer le mal que je vous ai fait. » Est-ce un sirventes de Bertrand de Born ou un passage d'Homère que nous lisons? ou plutôt, tous les âges héroïques ne se ressemblent-ils pas par la noble simplicité du langage et l'énergie spontanée des sentiments? « Crains les dieux, ô Achille! s'écrie Priam; prends compassion de moi au souvenir de ton père. Ah! ne suis-je pas plus que lui digne de pitié? N'ai-je point fait ce que sur la terre nul des hommes n'eût osé? N'ai-je point pressé de mes lèvres la main qui m'a ravi mes fils? » Il dit, et fait naître chez le héros le regret de son père et le désir des pleurs. Achille prend la main du vieillard, puis l'éloigne doucement, et tous les deux sont accablés de leurs souvenirs. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure amèrement le vaillant Hector; Achille verse des larmes sur son père, et aussi sur Patrocle. Les deux scènes ne sont-elles pas identiques, et n'est-on pas surpris de les trouver si semblables à vingt siècles de distance?

Quelque temps après, Richard partit pour la Terre sainte, où Bertrand ne l'accompagna que de ses vœux et de ses vœux. Quand le roi d'Angleterre revint sur le continent pour se venger de Philippe-Auguste, Bertrand de Born se retrouva à ses côtés, l'assistant de ses armes et excitant sa colère par ses poésies violentes. L'âge n'avait pas anéanti sa fougueuse impatience, et quand une trêve réunissait un moment les deux rois, on entendait le poète faire retentir le cri de guerre aux oreilles de Richard, trop disposé à l'écouter. La mort du roi d'Angleterre termina la vie politique et guerrière de Bertrand de Born. Ne voyant plus d'avenir pour lui, il finit, comme la plupart des hommes de ce siècle qui ne mouraient pas sur le champ de bataille, il alla s'enfermer au monastère de Clitoux, où il s'éteignit entre les années 1208 et 1210. Il serait injuste de juger Bertrand de Born par nos idées actuelles, et de lui reprocher son alliance avec les princes anglais. La France n'était pas encore constituée, et une inimitié profonde séparait le Midi, dont la civilisation était si brillante, du Nord encore plongé dans la barbarie. Quand, au milieu du xiii^e siècle, saint Louis voulut s'embarquer pour la croisade, il ne trouva pas un port qui s'ouvrit à lui, et on chanta un *Te Deum* en apprenant sa captivité. Sans doute l'unité allait se faire, mais elle n'était pas faite, et Bertrand de Born pouvait être hostile à Philippe-Auguste sans mériter d'être regardé comme manquant de patriotisme.

Quelques historiens ont cru qu'on pourrait regarder Bertrand de Born comme le premier pamphlétaire politique de notre pays; ses sirventes n'auraient en pour objet que de rendre libre l'Aquitaine, en cherchant à semer la discorde entre les deux partis qui s'en disputaient la souveraineté. Peut-être aussi serait-il plus conforme à la vérité de dire qu'il était ambitieux, et qu'il ne cherchait à soustraire son pays à des dominateurs étrangers que pour s'en déclarer lui-même le souverain.

Les poésies laissées par Bertrand de Born sont satiriques, guerrières et amoureuses. Dans les premières, il frappe ceux que sa lance ne peut atteindre. Ardentes, ironiques, amères, pleines de mépris souverain, elles semblent écrites avec la lame de son poignard. « J'envoie mes vers contre les lâches barons, s'écrie-t-il dans une de ses pièces, et c'est la dernière fois qu'on m'entendra parler. » Plus de vingt fois je les ai piquées de ma lance, et pas un d'eux ne s'est mis au pas ou au trot. Sans mot dire, ils se laissent dépouiller; Dieu les maudisse! Il n'y en a pas un qui ne se laisserait tondre ou mettre des fers aux quatre pieds! A travers les chants guerriers de Bertrand passe un souffle enflammé. « Bien me plaît quand je vois les hommes et les animaux fuyant devant l'avant-garde, et ma joie redouble quand je vois s'avancer en lignes serrées une armée de guerriers. J'aime à voir les fortresses prises d'assaut, et les murailles se fendre et crouler. Nous verrons des lances et des épées, et des boucliers fendus, et des casques brisés, et les chevaux sans maître errer dans la plaine. Et plus la bataille sera grande et plus on fendra de têtes et coupera de bras; car mieux vaut mourir que d'être vaincu! En vérité, je ne connais nulle joie semblable à celle que l'on éprouve au bruit de la bataille, lorsque les chevaux hennissent fuient à travers les bois, que les guerriers percés de lances roulent dans les fossés, et que les morts empalés gisent à l'entour. » Ses poésies amoureuses elles-mêmes sont